

# Éduquer : un acte d'humour

*Entretien avec Alberto (Bernard Mangin), clownanalyste en communication.*

*Celui qui fait rire des êtres qui ont tant de raisons de pleurer, celui-là leur donne la force de vivre et on l'aime comme un bienfaiteur. (Marcel Pagnol)*

L'école c'est sérieux, affirment en chœur parents et enseignants. Aussi une classe qui rit est-elle suspecte. Le sérieux se définit d'ailleurs dans le Petit Robert comme une chose « qui ne prête pas à rire ».

Pourtant, depuis 1957, Martin Grotjahn a étudié aux États-Unis les effets du rire en psychothérapie. « *L'éducation par le rire n'a pas encore été envisagée sérieusement. Elle encouragerait l'irrévérence et conduirait à un esprit de démocratie dans la prochaine génération, dans une mesure à laquelle nous ne sommes pas encore préparés.* »

Dans un ouvrage consacré à l'humour en éducation, Ziv insiste de même : « *Le rire est une des expressions de la liberté. Il est le résultat de la liberté qu'on prend avec les idées.* »

●  
1957-1987 : Trente ans ont passé et l'humour gagne du terrain. Pas seulement à la télévision, dans la publicité dans les manchettes des journaux (comparez les titres du Monde de 1987 à ceux de 1957 !) mais aussi dans les écoles. C'est précisément Alberto (alias Bernard Mangin) qui lui en prépare le chemin.

Il est né en Lorraine en 1952. Diplômé en sciences économiques, en psychosociologie et en sciences de l'éducation, puis formé aux arts du spectacle (théâtre, danse, acrobatie), il a fondé une compagnie d'un genre nouveau Alberto TTC qui intervient dans des colloques, des congrès et des séminaires d'entreprise. Ainsi ont fait appel à lui, ces deux dernières années : le groupe Pragma (club de managers d'entreprise), France-Maïs, la société Solmer, AEMO (Action sociale en milieu ouvert) mais, également, les ministères de l'Agriculture, de la Recherche, EDF, la FOEVEN et l'AROEVEN parmi une centaine de « clients ».



## LE FOU DES CADRES

Alberto a développé une pratique qu'il a intitulée : « *Créer l'événement dans l'événement* ». Des interventions impromptues, surprenantes et comiques restituent dans un miroir déformant les débats en les poussant dans leurs limites jusqu'à l'absurde.

« *Je surviens en général entre deux allocutions ou à la fin d'une séquence d'exposés, sous la forme d'un personnage burlesque qui crée la surprise tout en reprenant à son compte, à sa façon — et en s'adressant au public — les idées, concepts et réflexions qui viennent d'être émis. Les personnes ne sont pas visées directement. C'est la situation d'ensemble qui est mise en jeu de sorte que cette clownanalyse, positive et respectueuse des individus, est bien acceptée.* »

Jean L'Hour, responsable-communications de Pioneer-France-Maïs reconnaît : « *Vous avez su nous déranger, avec finesse : ça laissera, je pense, un grand souvenir pour tout le monde.* »

Le généticien Albert Jacquard est encourageant :

« *Vous avez repris mieux que moi en cinq minutes ce que j'ai mis plus d'une heure à expliquer.* »

Une technique, c'est sûr, mais surtout une nouvelle façon de considérer les rapports humains dans l'entreprise.

J'ai demandé à Alberto comment lui était venue cette vocation et s'il intervenait également dans les écoles.

## LES ENTRÉES-ÉVÉNEMENTS

Il y a deux terrains où j'ai appris à m'improviser, c'est, d'une part la rue et les places publiques ; j'en ai fait pendant des années, à Aix-en-Provence, à Paris, à Nancy, surtout dans le Sud-Est. Il se trouve que j'y avais des amis et l'été je descendais sur la Côte. Là, je troquais mon habit de psychosociologue contre celui de clown.

J'ai trouvé aussi un autre terrain. J'ai eu la chance qu'une fois une institutrice de Colmar me dise : « *Bon puisque tu es clown, pourquoi tu ne viendrais pas dans ma classe ?* » J'ai donné mon accord mais à une condition, c'est qu'on monte un « coup » comme un numéro de clown, c'est-à-dire que ce ne soit pas un spectacle banal qu'ils attendent en criant « *Ouais, ouais, ouais, c'est le clown !* » et qu'ils soient tout excités avant. Parce que ça me casse un peu la créativité et je





dirais même l'énergie de voir les enfants excités avant un spectacle. C'est une situation un peu difficile pour l'acteur. Aussi, lui ai-je dit : « Tu ne les prévenir pas. Tu feras un peu l'étonnée quand j'entrerai dans la classe puis on laissera les choses se dérouler. La première intervention de ce genre s'est faite à Colmar. Je suis entré dans la classe à huit heures du matin et j'en suis sorti à dix heures. C'était le délire total, j'ai improvisé pratiquement avec chaque élève. J'entre une première fois puis je ressors immédiatement. J'attends deux-trois minutes, j'ouvre la porte et je reste un peu plus longtemps et comme si je m'étais trompé, je repars. La troisième fois, c'est inévitable, il y a chaque fois un éclat de rire. Parce qu'il y a un effet de répétition et parce qu'on est passé de la crainte au rire. Et on pourrait même expliquer physiologiquement que c'est parce qu'il y a eu la peur qu'il y a eu le rire. Le rire alors déclenche ma propre imagination et en même temps me donne autorisation d'entrer dans la classe. Car la classe est un lieu sacré et on n'y entre pas comme

ça, à moins de s'appeler inspecteur. (La direction du collège avait donné son autorisation au vu de mes références, bien sûr.)

D'abord, l'institutrice a demandé : « Monsieur, c'est pour quoi ? » mais très vite le fou-rire l'a prise et elle est allée s'installer au fond de la classe.

Je joue avec tous les accessoires que je trouve dans la classe. Je prends la pile de cahiers et j'interpelle les élèves. Suivant le cours qu'ils ont : Albertine de Proust, une dictée, le théorème de Thalès, je me mets en situation d'élève, d'un élève un peu plus naïf que les autres qui jouerait au plus malin. Ce faisant, je valorise ceux que je sens effectivement moins malins. Acte pédagogique, n'est-ce pas ?

J'ai répété cette expérience dans de nombreuses écoles et même à Barcelone, en Catalogne, avec des élèves faibles apprenant le français en cours du soir.

Là, pour entrer dans une classe au rez-de-chaussée, j'ai demandé une échelle au gardien ce qui l'a fortement intrigué. C'était la première fois qu'un événement liait ce gardien à une classe de l'établisse-

ment car, naturellement, je l'incorporais dans le psychodrame. Tout le jeu consistait à me faire comprendre de ces adolescents qui ne connaissaient que quelques mots de français. Ça avait donc un intérêt linguistique évident, sans que j'eusse la prétention de me transformer en professeur de langues. On ne peut pas dire qu'on va remplacer le professeur de français par un clown de français.

Cette entrée-événement, qu'apporte-t-elle en définitive aux élèves et au professeur ?

Alors que dans la clownanalyse j'interviens à partir de contenus qui ont déjà été énoncés, dans l'entrée-événement, je pars pratiquement de zéro. Mais, dans les deux cas, il y a des effets semblables. D'abord le rire est bon en soi, ça fait du bien à tout le monde, ça crée un autre type de relations entre le prof et les élèves ; ça transpose la classe : pendant un temps assez court la classe est devenue un théâtre. On vit un moment un peu en dehors du temps et de l'espace habituels. On quitte le scolaire... pour retomber dedans après, évidemment ! Mais ce n'est quand même plus comme avant. Plus subtilement encore, il y a une espèce de reconfiguration des éléments de la classe. Le timide va se mettre tout à coup à parler, à s'exprimer ou à bouger. Le fort-en-gueule va vouloir me tenir tête, me faire la concurrence. Au lieu de réagir comme si j'étais agressé, j'essaye de lui renvoyer sa réplique pour qu'il essaye de partager le jeu avec moi. Il se passe des tas de choses, et fréquemment des profs me disent, après : « Certains élèves, c'est la première fois que je les vois comme ça. »

## MON FILS EST UN MAIRE-ENFANT

Le clownanalyste Alberto intervient dans des séminaires d'entreprise mais aussi à l'occasion de rencontres d'enfants : colloques publics ou associatifs.

On m'a demandé d'intervenir comme clownanalyste dans un congrès sur les Conseils municipaux-enfants. Il s'est tenu en juin 1987 au Centre Pompidou à Paris. Il rassemblait des enfants de Schiltigheim, d'Orléans, de Saint-Sauveur et de différentes autres villes de France ayant de tels conseils. Il y avait une forte participation d'enfants, il y en avait même deux ou trois à la tribune mais les adultes monopolisaient un peu trop la parole bien qu'ils aient fait un effort pour être tout à fait au niveau des préoccupations des gosses.

Au cours de cette journée, l'enfant était la vedette, il était glorifié. Je suis intervenu comme je le fais généralement en poussant certaines situations à l'absurde. Je me suis présenté comme un impresario. J'essayais de vendre l'enfant-vedette. J'indiquais que l'enfant-vedette était un bon placement si on prenait quelques précautions et je reprenais tout ce que les adultes avaient dit au cours de la journée.



A un autre moment, je jouais le rôle d'un père qui disait : « Moi, je suis adjoint au maire et mon fils est maire dans son propre conseil municipal. Aussi ai-je des problèmes dans mes discussions à table avec mon fils. Il me tient tête et me dit : « Toi, t'es même pas maire », à quoi je réplique « Toi, t'es pas dans un vrai conseil. » Et maintenant, comme il sait parler, ça n'en finit pas ! »

A la fin de la journée, j'ai pris dix enfants qui s'ennuyaient dans le public, je les ai tous conduits sur la scène en leur disant : « Ne vous souciez de rien. » J'annonçai au public que j'allais leur donner la parole... mais sans jamais la leur donner ! Là j'ai caricaturé un peu fort car ce n'était pas tout de même ce qui s'était passé durant la journée mais il fallait bien rendre sensible ce que pouvait signifier l'expression « donner la parole ».

Ceci éclaire un peu ce qu'est la clownanalyse : une manière de renvoyer le public à lui-même et des conférenciers à eux-mêmes, de dédramatiser ce qui est trop dramatisé ou inversément car ça va bien dans les deux sens. Dans les deux cas, il y a surtout « drama », le théâtre. Sophocle et Molière ne font pas autre chose quand ils dramatisent des situations du quotidien. En clownanalyse on le fait mais d'une façon ponctuelle, événementielle.

## L'ENFANT-CLOWN, UN RÉVÉLATEUR

Subitement, parfois, un enfant se sent des pulsions de clownerie. En classe, il est alors très mal accepté par les maîtres :

Faire le clown dans la classe est un signe de malaise. Mais réduire la clownerie à cela, c'est réduire quelque chose qui est important. C'est un signe de malaise pour lui mais aussi pour la classe. En psychologisant trop ce phénomène au niveau de l'enfant (« c'est un être angoissé, hypersensible... »), on omet de reconnaître que cet enfant trop sensible est en même temps un miroir du groupe, un analyseur qui exprime un peu l'état de la classe. Si on ne le voit ainsi, on regarde cet enfant un peu plus positivement. Car toute l'affaire est là. Tant qu'on le voit négativement, on ne peut avoir d'action efficace sur lui ; on procède comme les vieilles médecines qui s'attaquent aux symptômes et non aux causes. En fait, on réprime.

Quand la classe s'ennuie, lui, justement par chance, il ne va pas dormir. Il va embêter le professeur car tout le monde est sage et lui n'est pas sage. Mais il faut voir ce que cela veut dire : être sage. Il met un peu le doigt sur la fausseté de la situation. Le point positif que le professeur peut utiliser est que ce type d'enfant a tendance à être plus créatif. Dans ses boutades, dans ses jeux de mots, il va dépasser le professeur, le prendre de vitesse ce qui met ce dernier en porte à faux. La tendance de celui qui est dépassé, dans la société, est de rabattre le

caquet de l'autre. On le voit même dans les débats politiques à la télé. Il réprime au lieu de surenchérisse pour passer à l'échange ludique, créatif. Le professeur dépassé ne voit pas que l'élève a suggéré quelque chose d'intéressant qui peut être repris par tout le monde et qui peut être éclairant. Le prof peut prendre l'humour de l'élève à son compte. C'est cela que souvent on ne sait pas faire. L'intérêt de prendre le relais de l'humour, c'est que l'enfant-clown n'en rajoute pas, il est reconnu ; pour la classe, on a passé un bon moment, et pour le prof, ça crée un petit break.

## ESPRIT CLOWNESQUE ET FORMATION

L'humour paraît être une disposition naturelle. De ce fait, il semble difficile de l'enseigner. Peut-on espérer néanmoins sensibiliser des enseignants-stagiaires au comique, à l'esprit clownesque ? Avec quel profit ?

Je verrais assez bien dans les séances de formation à l'École normale ou dans les Centres universitaires de formation, l'utilisation « d'entrées-événements » ne serait-ce que pour voir comment les stagiaires réagissent à l'humour.

Que cela puisse être débattu et, qu'à partir de là, il puisse y avoir une réflexion sur le rire, le comique, l'excitation, le débordement, etc.

On peut encore aller plus loin et envisager des stages sur l'improvisation, sur l'esprit clownesque... Mais dans un premier temps, ce qui me paraît le plus important, c'est de donner aux enseignants l'occasion de réfléchir sur leur propre attitude vis-à-vis du comique, du clownesque au quotidien.

Si on refait, comme dans la tradition, un cours sur le comique on est encore « à côté » ; il faut imaginer des situations qui permettent au rire de se mettre en place. Dans le jeu de clown — ceci se vérifie au cours des stages — le clown se trouve seul face à un public avec peu de moyens car il n'a pas de texte comme le comédien. Il a peu d'histoires, peu d'accessoires. Il a surtout son corps, sa voix, sa respiration, son attitude, ses hésitations, ses balbutiements. Il a tout ce qui est de l'ordre de l'expression. C'est, pour la personne, l'occasion de se voir vivre face à un groupe. Or, ce qui se passe dans la classe, c'est que l'instituteur se sent seul aussi mais il n'a pas l'expérience de le vivre comme tel. Au contraire, généralement, il fait tout pour ne pas être démuni (cf. le rituel de l'interrogation, de la lecture, de l'exercice).

C'est important de réagir au vécu et non à ce que nous pensons du vécu. Il n'y a pas de réponse toute faite mais un état d'esprit face à la promptitude du quotidien. Le rire, c'est aussi une manière de ne pas fonctionner avec des jugements et des procès d'intention mais avec la réalité des comportements, des échanges.

Aussi bien pour Archimède, écroulé dans sa baignoire, que pour Newton qui se prend une pomme dans la tronche, ou Einstein les doigts pleins de craie devant son tableau, la création est liée au rire. Kundera tirait un de ses articles « Le rire de Dieu »... OUI il y a le rire créateur ; mais il y a aussi si l'on peut dire le rire négateur, le rire qui se moque, détruit, agresse... C'est pourquoi sans doute on aime beaucoup le rire et l'humour et on les redoute tout autant. »

Propos recueillis par Roger Ueberschlag

